

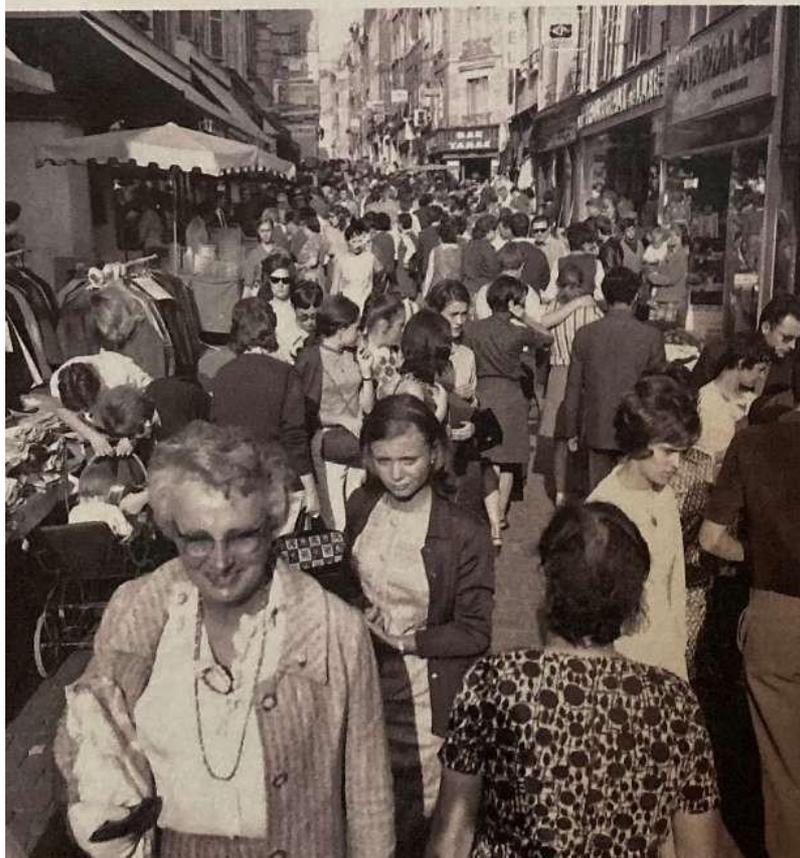
**C'EST À GUICHETS FERMÉS** que se sont jouées les deux représentations de la pièce *Dorphé aux enfers, Orléans 69* au Théâtre Gérard-Philipe, à Orléans, les 23 et 24 novembre. Une « *histoire orléanaise* », a titré le quotidien local, *La République du Centre*. La pièce mise en scène par Éric Cénat revient sur la folle histoire de la « rumeur d'Orléans » en 1969, où le fantasme et la peur ont produit une fable comme seule la foule en a le secret. Elle a pour cadre cette ville tranquille qui s'apprête à plébisciter Georges Pompidou à la présidence de la République en 1969 – une ville « où il ne se passe rien », comme l'écrivait le journaliste local Henri Blanquet dans *La République du Centre*. Dans les lycées de jeunes filles, le bruit court que des femmes sont droguées dans les cabines d'essayage des magasins de vêtements, attachées et enlevées dans des tunnels qui débouchent sur les quais de la Loire. Elles sont alors embarquées dans des sous-marins, direction le Moyen-Orient ou l'Amérique du Sud, où elles sont forcées à se prostituer. Bientôt, ce sont

les parents qui se passent le mot. Le délire antisémite se réveille. Dorphé, La Boutique de Sheila, Alexandrine, Félix, Le Petit Bénédicte et D.D... Six magasins de mode féminine tenus par des commerçants juifs sont montrés du doigt. « *On dirait une histoire médiévale, dans la ville de Jeanne d'Arc ; une forme de crime rituel où l'antisémitisme ressort par le fantasme de la sexualité des juifs* », explique l'historien Pierre Birnbaum. Le sociologue Edgar Morin et son équipe ont enquêté dans la ville cet été-là, lui consacrant un livre, *La Rumeur d'Orléans* (Seuil, 1969).

Le paroxysme de l'affaire intervient le samedi 31 mai 1969, la veille du premier tour de la présidentielle. Devant la boutique Dorphé, située en plein cœur du quartier commerçant d'Orléans, une foule hostile prend à partie Henri Licht et son épouse, Marie, les propriétaires. Les vendeuses se réfugient à l'étage. Le couple de trentenaires ferme la porte et entend les injures lancées par les passants : « *Le prochain convoi, il est pour toi* », « *Mort aux juifs* »... Ça n'ira pas plus loin, mais le

## À ORLÉANS, LA RUMEUR ANTISÉMITTE COURT TOUJOURS DANS LES MÉMOIRES.

Une pièce de théâtre interroge cet épisode dramatique de 1969. Un curieux rappel de l'histoire alors que, depuis le déclenchement de la guerre Israël-Hamas, plusieurs actes antijuifs ont été constatés en France. Texte Ondine DEBRÉ



Braderie rue de Bourgogne, à Orléans, en juillet 1968.

commerçant, qui raconte cet épisode à un journaliste de l'ORTF quelques mois plus tard, est très affecté par les événements. « *Les dommages sont avant tout psychologiques ; pas tellement matériels* », explique Henri Licht, appuyé sur le comptoir du magasin où l'on devine les jupes en daim et les blousons à la mode à l'aube des années 1970. Dans un autre extrait, son épouse, Marie Licht, commente : « *On dirait qu'on doit se justifier tout le temps, prouver que nous sommes innocents, ça me fait de la peine.* »

La boutique appartient toujours aux Licht, mais elle vend maintenant de la maroquinerie. À quelques pas de là, dans le même quartier commerçant, Annie Berthelot, née Licht, reçoit dans son magasin d'antiquités, entre un crucifix en ivoire et un meuble Louis XVI. « *Cette boutique était à mon père, il l'a abandonnée il y a quelques années. Je me suis lancée quand il est entré avec ma mère en maison de retraite* », raconte la fille des protagonistes de la rumeur d'Orléans. « *Mes parents ont été traumatisés par cette histoire. Ils incarnaient la modernité, la beauté de leurs jeunes années. Le magasin Dorphé était un multimarque à la mode, moyenne-haute gamme. Ils se fournissaient dans les boutiques du Sentier, à Paris, continue celle qui n'a gardé qu'un souvenir très vague de l'époque. J'étais en primaire. Maman a averti mon institutrice de ce qui se passait en ville, il fallait faire attention. C'est à ce moment-là que j'ai appris que j'étais juive.* »

L'attaque terroriste du Hamas en Israël le 7 octobre, la guerre ensuite, puis les tags antisémites dans plusieurs villes de France n'ont pas surpris l'Orléanaise. « *Si j'avais 30 ans, je partirais en Israël aider. Aujourd'hui, je n'ai pas peur, mais je vois que l'embrasement est à nouveau à nos portes* », dit-elle. Elle garde une étoile de David autour du cou « *malgré ceux qui [lui] disent de l'enlever.* »

La cousine d'Annie Berthelot Éliane Klein est aujourd'hui déléguée du Conseil représentatif des institutions juives de France à Orléans. Elle avait 25 ans à l'époque. Jeune professeure d'anglais dans la ville, elle prend alors aussi de plein fouet l'antisémitisme ordinaire. « *J'ai vu l'attroupement devant Dorphé ; ce n'était pas supportable. J'ai écrit des dizaines et des dizaines de lettres à la presse nationale ; ils sont tous venus, raconte-t-elle. La rumeur, une fois terminée, a été très vite oubliée pour moi. Mais j'ai passé ma vie à combattre l'antisémitisme, à faire connaître la mémoire des camps du Loiret.* » Comme beaucoup de juifs de France, Éliane Klein sent l'inquiétude ressurgir depuis l'attaque du Hamas le 7 octobre. Henri Licht, lui, finit sa vie dans un Ehpad avec son épouse. Celui qui a été caché enfant pendant la guerre, qui a été percuté à nouveau par la haine du juif en 1969 ne s'est pas étonné d'apprendre par sa fille que la menace avait ressurgi en France. Il ne parle plus beaucoup mais a néanmoins glissé ces quelques mots : « *Je savais que ça recommencerait.* »